

## Ce que disait Léo Ferré

Il est près de 22 heures. On est là, affalé devant la « télé ». Tête vide, jambes lourdes, assommé par les questions tonitruantes de Pierre Bellemare à son expert en aviation, l'adorable M<sup>e</sup> Beaubois. Un peu fatigué lui aussi : quatre semaines à décortiquer des carlingues, c'est long. On est là en train de se demander pourquoi quand surgit, hirsute, débrillé, en chemise, — on dirait une veste de pyjama rayée — ce brigand de Léo Ferré. Tout rose, tout blanc, au naturel et en gros plan.

Il s'étale à l'écran comme on s'étire dans son lit. Il cligne un peu les yeux à la lumière des projecteurs. Il tâtonne à la recherche de sa première cigarette. Il grogne, il bougonne. Et autour de lui, de nous, tout se tait, toute se fige. On est là, tendu. On est là — impression curieuse — et on n'y est plus, on a cassé la vitre, on est tapi à l'ombre des caméras avec Jean-Pierre Chabrol, son interlocuteur, responsable de cette nouvelle émission « Marginal ». On est là à l'écoute, à l'affût

de Dieu sait quelle aigreur, quelle incongruité.

On a été servi : il a vraiment mis le paquet. Pas gêné pour deux sous, ravi, fier de lui. Il s'est amusé, ingénié à nous choquer, à s'abriter, à se pavaner derrière, devant un c'est à prendre ou à laisser, je suis comme je suis, à la fois prudent et outrancier. « Je suis catastrophé », soupirait, sincèrement navré, son copain, le conteur, l'écrivain cévenol. « Enfin, Léo, comment peux-tu dire des choses pareilles... »

Ce qu'il disait ? Rien de spécial, rien qu'on ne sache déjà. C'était la façon de le dire : dès l'âge de onze ans la conscience d'être à part, prédestiné, surdoué ; les chansons que l'on colporte, les interprètes que l'on sollicite, les Mouloudji, les Montand, sourds, aveugles à son immense talent ; la difficulté à percer, l'amertume des petits matins de débine, l'ivresse des grands soirs de triomphe. Mars 68. Le 22 ? Non, le 28. La rupture avec Madeleine, les retrouvailles avec le Paris des

barricades. Et à présent la solitude du chanteur de fond, multipliant les récitals, les tournées, amassant de l'argent pour ses enfants. Mon fils, tu seras notaire, affirmait autrefois le bourgeois. Et lui, poète d'aujourd'hui : mon fils, tu seras millionnaire. Les amis ? Connaît pas. On naît, on meurt seul, entre-temps on fait des connaissances. La chaude complicité des répétitions à l'orchestre avec ses musiciens ? Allons donc. S'ils sont là c'est pour bouffer ; s'ils sont bons, c'est parce qu'il les nourrit de son génie. Elles est loin la valse de l'amitié jadis dédiée à son pianiste aveugle.

Mais lui est formidablement présent. Bateleur impénitent, spécialiste de l'étalage à la sauvette, il a le culot, et candide et canaille de qui, sans se moquer vraiment de l'opinion, la nargue volontiers, agacé de ses réticences à l'accepter tel qu'il est, médiocre et génial, courageux et couard, tout blanc et tout noir. Selon les jours, les heures et les humeurs.

CLAUDE SARRAUTE.